

## Gus

Tout là-haut, sur le chemin du retour, le falotier céleste éteignait les dernières étoiles. La voûte bleu profond commençait à pâlir à l'horizon pour laisser place au jour naissant. Petit à petit, le voile se levait sur le décor d'où la pénombre s'échappait à regret.

Comme autant de défis au ciel, de véritables montagnes d'objets hétéroclites surgissaient sur un vaste terrain plus ou moins vague. Récupérés ici ou là, chez des particuliers ou des entrepôts qui s'en débarrassaient, ils attendaient sagement qu'on décèle parmi eux le trésor caché pour les ramener à la vie. La plupart du temps, le silence était maître des lieux. De temps à autre, il se voyait contester sa suprématie par une cascade de bruits métalliques concrétisant la chute d'éléments instables. Un coup de vent, faufilant son outrecuidant irrespect pour l'édifice, venait bousculer celui qui soutenait les autres. À croire qu'il le faisait exprès, dans un jeu solitaire, pour montrer à la face du monde qu'il existait au moins autant que la pluie cinglant le paysage et les occupants. Tout autour du vaste territoire de métal et plasto-éléments se trouvait une vieille clôture fatiguée. Elle avait abandonné depuis belle lurette son rôle de circonscrire la propriété pour se consacrer à celui, diablement plus compliqué, de tenir debout. Les outrages du temps ne l'aidaient guère à remplir cette tâche de survie. Mais depuis quand le temps se soucie-t-il des dommages ou ravages qu'il cause à autrui ? À l'entrée, plus vaillante, ou plus entretenue sans doute, se dressait fièrement une double porte ouvrant sur le petit chemin caillouteux serpentant entre les collines d'artéfacts. Au milieu de ce labyrinthe né de l'imagination ou plutôt de la négligence apparente d'un sculpteur d'espace, se trouvait la baraque. Rien de moderne, plutôt un assemblage de planches constituant les parois et de tuiles anciennes dépareillées pour recouvrir la bâtisse. Mais attention, à y voir de près, l'ouvrage était soigné et remplissait toutes les cases d'une habitation solide et bien calfeutrée. D'antiques fenêtres aux traverses, montants et croisillons en bois consciencieusement entretenus, composaient les regards de la vieille maison vers le monde extérieur.

En périphérie de l'édifice, chemins de gravier et herbe envahissante se côtoyaient pour délimiter l'espace. Les monticules plus petits de pièces détachées savaient qu'ils ne devaient en aucun cas franchir ces frontières. En arrière de la baraque se trouvait le potager, protégé par une armée pacifique de fleurs de toute nature. Tulipes, primevères, pensées, iris, glaïeuls attendaient sagement leur saison pour surgir en flamboyant puis incliner leurs pétales aux applaudissements saluant leur beauté. Évidemment pas en reste, grimpant sur les côtés, le chèvrefeuille mariait ses parfums avec la glycine explosant régulièrement de mauve et de fragrance entêtante l'atmosphère de l'endroit. Pour finir le tableau, ô combien baroque, bien écartée afin de respecter le voisinage de chacun, une minuscule forêt à la triple rangée de hêtres montait la garde sur le domaine végétal. Une rareté dans ce monde devenu bien désertique. Plus étonnante encore était la présence de survivants du règne animal qui, réfugiés là, se partageaient des bosquets de plantes particulièrement vivaces et

tenaces. Pour la plupart, des insectes et quelques oiseaux rescapés de la grande extinction provoquée par qui vous savez.

La voix se hissa sur toute la hauteur du tas formé par un enchevêtrement de poutrelles, de déchets en métal tordu et d'autres tôles amnésiques qui sommeillaient en attente de la rouille vorace. L'équilibre précaire vacilla sous le réflexe de surprise de l'occupant assis au sommet de l'édifice. Un paquet de petits morceaux et quelques boulons mal fixés roulèrent jusqu'en bas en jouant une dernière musique sur le xylophone improvisé.

— Mais qu'est-ce que tu fais là, gamin ? questionna un vieil homme qui, la tête levée, observait l'intrus d'un air malgré tout empreint de bonhomie.

Une barbe bien fournie, achevant d'encercler son visage buriné par le marteau du temps, prolongeait sa longue chevelure d'une même couleur neige. Les mains sur les hanches, revêtu d'une antique salopette dont la couleur essayait de se souvenir de son bleu d'antan. Une tout aussi ancienne chemise à carreaux, finissait de composer façades et pignons de l'édifice humain.

— Gamin ? interrogea en crécelle l'être de métal, un rien maigrelet, comme pour mieux coller à l'expression sonore issue de sa bouche articulée.

Le reste de son corps était à l'avenant. Pas franchement du bricolage, un assemblage plutôt fruste, malgré tout assez ingénieux pour se rendre compte, au second regard, que tout se trouvait en place. Probablement plus solide que ne laissait entendre, ou voir, la silhouette chétive.

— C'est quoi, un gamin ? reprit-il sans répondre à l'interpellation.

Un sourire illumina le visage creusé de rides par les saisons laborieuses et, manifestement, l'utilisation sans retenue du rire.

— Gamin, gosse, un enfant, c'est ce qui colle le mieux à ton aspect extérieur, répliqua l'ancêtre. Peut-être qu'un robot ne vieillit pas trop en apparence, malgré la patine du temps et autres, mais fais confiance au spécialiste que je suis. Je crois déceler que tu es plutôt jeune. Je me trompe ?

Un bruit simulant le reniflement traduisit la réflexion chez le petit Synthétique.

— Ben, en fait, je ne sais pas trop quel âge j'ai. Évidemment, mon cerveau me semble récent, mais j'ai peut-être été rebooté, réinitialisé pour servir à ceux qui m'ont éveillé.

— Tu ne m'as pas l'air d'être vraiment construit de façon bien sérieuse. Je ne saisis pas pour quoi, pour qui, tu étais conçu, mais ça frise le travail d'amateur. En tout cas, selon moi.

À ce moment, dans l'azur, un gigantesque oiseau de métal passa au-dessus de leurs têtes en chuintant discrètement de ses réacteurs bleutés. Sa taille semblait si

imposante qu'on aurait cru qu'il s'apprêtait à raser de près le sol. Mais non, d'une lenteur incongrue, l'ombre portée s'éloigna, accompagnant l'abdomen ventripotent du monstre de l'espace. En provenance du Spatioport Lille-Calais, ses moteurs couplés au coûteux dispositif antigrav, il se préparait à emprunter le tube vertical virtuel que la tour de contrôle l'autoriserait à utiliser pour s'élancer dans les cieux. Pas du tout impressionnée par ce lointain cousin artificiel, une bande de corbeaux coupa dédaigneusement la trajectoire horizontale en croassant son expression moqueuse.

À son tour, à peine gêné par un spectacle pour lui routinier, le vieux renifla avant de reprendre :

— Ça ne me regarde probablement pas, mais puisque tu débarques dans ma casse, j'aimerais savoir à qui j'ai affaire et pourquoi tu as atterri là. Et enfin, même si tu m'as l'air plutôt cool, pourquoi tu m'as piqué un de mes bouquins. Tu comprends, avec moi, il suffit de demander. Mais avant tout ça, peut-être que tu pourrais me rejoindre en bas avant que j'attrape un torticolis. Tu n'as rien à craindre d'un vieux machin comme moi, dont les pièces commencent à être bien usées.

Sans répondre, d'abord prudemment, posant un pied devant l'autre et se maintenant de la main libre, le petit robot tenta une descente assurée puis de plus en plus rapide.

Mal lui en prit, il dégringola, provoquant un vacarme épouvantable causé par l'effondrement d'une partie de la colline métallique. L'atterrissage fut à peine plus glorieux quand il se retrouva tout penaud sur les fesses devant le chiffonnier. Comme pour accentuer le ridicule, un dernier boulon facétieux vint lui rebondir sur le haut de la tête en sonnante sa moquerie finale.

— Ha, ha, ha ! s'esclaffa le vieux en se mettant à tousser pour cause d'excès.

Tout en se pliant sous l'effort, il pointa du doigt le livre que la main du robot n'avait pas lâché.

— "La montagne magique" ! put-il éructer avant de repartir dans un mélange de rires et de toux. Arrête ! Tu vas réussir à m'achever ! parvint-il à exprimer entre deux hoquets.

Il reprit son souffle, essuyant de la manche les larmes qui perlaient au coin de ses yeux.

— Tu n'aurais pas pu mieux choisir, reconnut-il en redevenant à moitié sérieux. Mais tu m'étonnes tout de même. Quel besoin de lire un vrai livre ? Un cerveau positronique se met à jour en temps réel avec ses connexions aériennes. Seuls les vieux fous comme moi continuent à caresser les ouvrages de papier.

— Ben, en fait, mon cerveau, il est pas trop connecté. Pour tenir mon rôle, il fallait être indétectable. Donc, pas possible d'exploiter un savoir dispensé par des connaissances extérieures.

Le vieux hochait la tête en signe d'assentiment.

— Crois-moi, c'est pas plus mal. Ingurgiter, digérer, réfléchir par soi-même, il n'y a rien de mieux. Sous-traiter son intelligence à autrui, artificielle ou non, c'est le plus sûr moyen pour rester un crétin et se faire manipuler. Et puis les images, on se les crée avec sa propre imagination. Quoi de meilleur pour se taper une bonne toile ?

— Une toile ? s'étonna le robot en clignant des yeux pour exprimer son incompréhension.

— Oui, une toile, un film, du cinéma, quoi ! s'exclama le chiffonnier. Décidément, on doit t'enseigner les bases, gamin ! Et c'est quoi, ces activités louches qu'on te faisait mener ?

Le Synthétique manifesta un peu sa gêne en se tortillant, avant d'avouer.

— En fait, je devais me faufiler partout où les autres souhaitaient venir se servir dans des propriétés. Plus petit, indétectable, je pouvais transmettre par ondes ce que je voyais et entendais. Juste sur un réseau captif partagé avec ceux qui attendaient à l'extérieur.

— Ah, un gang de cambrioleurs. Et pas le genre gentlemen, si je ne m'abuse. Mais comment as-tu fait pour atterrir ici ? Il n'y a rien à voler, à part de la ferraille, même si certains composants permettent de faire dans le sérieux, quand on est doué comme mézigue... Je veux dire moi, ajouta-t-il devant l'air ahuri qui se peignait sur le visage assez expressif, bien que synthétique, de son interlocuteur.

Clignant des yeux en signe de compréhension, celui-ci reprit :

— Au cours de toutes ces années, j'ai ressenti le besoin de récupérer des choses pour moi. Ce qu'on souhaitait bien me laisser. La plupart du temps, c'étaient des livres. Seuls objets qu'un individu non connecté pouvait s'autoriser de garder. Vous pensez bien que les Humains se moquaient de ces objets sans valeur.

— Sans valeur ! coupa le vieux. Quelle bande de crétins ! Elle est belle, l'Humanité moderne !

— Oui, acquiesça le petit robot, mais ça m'a permis d'avoir la paix pendant des jours et des nuits. Surtout quand les autres dorment et que toi, tu peux continuer à consommer l'énergie de ta pile inépuisable. La lecture m'a transmis des principes, moraux. Tenter de cerner le bien, le mal. Asimov et ses lois de la robotique qu'on avait fait sauter chez moi. Petit à petit, en me forgeant, je me suis senti mal à l'aise avec ce qu'on me demandait, avec qui je me trouvais. Pendant ma dernière escapade, alors que j'admirais la bibliothèque tout en étant houspillé par les impatients, l'alarme s'est mise en marche. J'ai un peu tardé à sortir et, quand les sirènes ont retenti pour annoncer l'irruption des forces de sécurité, ils se sont échappés et m'ont laissé tomber. Sans doute inconsciemment, ou pas, j'avais traîné. J'en ai profité pour m'éclipser en donnant à croire aux autres que je m'étais fait attraper. Durant plusieurs jours, j'ai erré

en me cachant pour m'éloigner de tout et de tous. Et je suis arrivé ici en périphérie de la ville. Quel meilleur endroit, pour un assemblage de métal, que de se perdre dans un terrain quasi à l'abandon, au milieu des restes d'anciens frères et sœurs mis au rebut !

Le vieux s'était assis sur une caisse qu'il avait poussée du pied pour la rapprocher.

— Tu ne pouvais pas tomber mieux. C'est le paradis des machines en désespérance. À réparer, à consolider, à retaper. Et si tu aimes la lecture, comme je le comprends, surtout après m'avoir piqué ces bouquins, c'est aussi ici que ça se passe.

Le petit Synthétique offrait un air pitoyable, ses yeux écarquillés témoignaient de son désarroi.

— Oh ! Pardon, je ne voulais pas causer du souci. J'imaginai que vous ne vous rendriez compte de rien. Ce que j'empruntais, je venais le remettre en catimini, pendant que vous ronfliez dans votre sommeil...

— Dis tout de suite que je dérange, que je perturbe la tranquillité de la nuit ! gouailla le vieux. Mais non, tu penses bien que je m'en suis aperçu, à chaque fois, le lendemain. J'ai beau vivre dans un foutoir, les livres, je connais leur emplacement, leur inclinaison. Je les bichonne, et s'il y en a un qui manque, qui dépasse, ou qui se positionne légèrement de travers, je le remarque sur-le-champ. Alors, tu vois. Un qui disparaît et qui revient, je ne peux que le constater. Mon regard transmet à ma cervelle qui, bien que n'étant pas de la dernière mouture, possède ses biais cognitifs.

— Je suis vraiment désolé, geignit le Synthétique, je ne recommencerai plus. Je vais partir sans attendre pour ne plus vous causer de souci.

Le vieil homme leva la main en même temps que le sourcil broussailleux.

— Qui t'a dit que tu pouvais t'en aller comme ça, gronda-t-il, maintenant que tu t'es fait prendre ?

— M... mais, gémit le robot en bégayant.

— Je plaisante ! le coupa l'autre, tu peux rester là, ça me fera de la compagnie et si tu es sage et que tu me files un coup de main, pourquoi pas te prêter quelques bouquins ? Et un petit verre d'huile pour soigner ta voix et tes articulations si ça te convient ?

— Mais je n'ai pas besoin...

— Je rigole encore, rit le vieillard. Dis-moi, on va devoir faire ton éducation sur l'humour. Tu me sembles bien naïf et premier degré. Faut progresser un peu si tu veux tracer ton chemin dans ce monde.

Il se pencha pour aider l'autre à se relever en lui tendant la main.

— Allez, viens, je vais te trouver une place dans la baraque où tu pourras rester tranquille. À l’abri des regards curieux et de la pluie qui ne fait pas bon ménage avec les êtres de métal. Et enfin, pour pouvoir bouquiner à ton aise en demeurant carrément dans la bibliothèque de Babel. Qu’en penses-tu ?

On aurait pu distinguer des scintillements au fond des yeux du petit robot. Courts-circuits ou réelles émotions traduites par les connecteurs positroniques ? Il se mit à bégayer de sa voix crépitante de fausset, ce qui le rendait encore plus proche de l’image d’adolescent que sa physionomie fragile tendait à restituer à son interlocuteur.

— Je... Je ne sais pas comment dire, comment vous remercier.

— Alors, ne dis rien, et suis-moi, que je te montre ta nouvelle demeure. Rien de bien extraordinaire, pas de quoi s’emballer devant un luxe absent. Mais pour moi, c’est parfait. D’ailleurs, permets-moi de me présenter, je m’appelle Gus. Toi, je sais, c’est Gamin, ça te va bien, tout du moins pour l’instant. Viens donc, tu ne vas pas en croire tes yeux. Des bouquins, des disques à faire crever d’envie le plus riche des collectionneurs. Mais la véritable richesse, c’est de les lire, les livres, ou de l’écouter, la musique, pas les amasser comme un trésor qui valoriserait son possesseur. Pour quel résultat, quand on sait qu’à la fin de l’envoi, on se couche !

“Mais ici, ça n’est pas le cimetière des livres oubliés d’un Carlos Ruiz Zafón. Non, ça serait plutôt le dortoir des livres assoupis. Ils n’attendent qu’à être réveillés, et encore.

Gus prit un air mystérieux en plissant les yeux et en exagérant le circonflexe de son sourcil droit avant de murmurer, comme pour ne pas éveiller l’attention :

— Parfois, en dehors d’un fripon en mal de compagnie, je me demande pourquoi celui-ci sort d’entre ses deux voisins. Pourquoi le dos d’untel capte le rayon de soleil qui jette un œil par la vitre d’en face. Je les soupçonne d’être plus vivants que le souvenir de l’arbre ayant enfanté le papier dont ils sont conçus. Et puis, il y a le labyrinthe qui les abrite. Un vrai complice celui-là. Manifestement, il prend plus de place à l’intérieur de la baraque qu’il ne devrait, au vu de ses dimensions. Tu verras, les chemins qui serpentent entre les différentes étagères ne cessent de changer de sens ou de direction. À croire qu’ils cherchent à nous perdre, ou peut-être pour qu’on finisse par s’y trouver, au détour d’un rayonnage. Mais au final, tous ces livres, ces auteurs, ils nous parlent afin qu’on devienne meilleurs. Que dire de la musique ? Tu la goûteras. Elle aussi, quand on est attentif, elle nous fait grandir et mieux appréhender la beauté. Sur mon antique chaîne stéréo, tu pourras ramener à la vie des morceaux des années 1950 à 1980. Puis du classique qui viendra d’abord bousculer tes capteurs, avant d’agripper l’âme qui sommeille en toi. Tu rencontreras Mozart, Bach, Beethoven, mais également Debussy, Satie... Ah, mais je me tais, il y a tellement à découvrir, à partager. Arrête le vieux fou que je suis, si je parle trop, si je déraile par trop de cette ferveur qui me fait tourner la tête avant de saouler les autres !

Gamin restait muet, subjugué par le discours et les étoiles qui s'allumaient au fond des yeux bleu-gris du vieil homme en plein voyage passionnel. Et puis, pour la première fois depuis bien longtemps, il ressentit cette sensation de paix et de sérénité. Oui, il lui semblait bien être arrivé chez lui.

\*\*\*

Les mois, les années passèrent.

Dans un relais qui semblait sans fin, inépuisable, le témoin était transmis entre le jour et la nuit, entre chaque saison qui tendait à ne pas trop déborder sur la suivante. Il y eut des moments de joie, d'autres de tristesse, mais le plus souvent pour cause de temps à ne pas mettre un robot dehors. Sur Terre, le climat n'était pas toujours propice à la vie. Du moins, plus trop depuis que ses occupants les plus tenaces s'étaient évertués à ignorer les signaux annonciateurs des catastrophes. Pourtant au premier rang pour profiter du spectacle, ils n'en avaient pas moins été responsables de la quasi-totalité des malheurs de la planète. Mais les intérêts des uns, l'aveuglement des autres, avaient mené la danse à son terme. Désormais, on devait faire avec, ou plutôt sans. Le dérèglement climatique, le manque de ressources, la pollution. Tout cela dispensé à tous, et plus particulièrement à ceux qui ne pouvaient se prémunir. Inutile de préciser quelle catégorie de l'Humanité en souffrait le plus. Et pourtant, comme jadis, la société était suffisamment divisée, manipulée ou rendue égoïste pour que rien n'ait vraiment évolué. Chacun dans son coin, à tenter de trouver un chemin difficilement autre que celui déjà tracé pour vous. Et puis il y avait ceux qui s'étaient fait une raison. Pas par manque de courage, mais par la conscience qu'on ne pouvait pas changer grand-chose, face aux pouvoirs des uns et à l'inertie de la majorité. On devait se faire une place en bordure, ne pas se mettre au milieu du fleuve, là où les flots vous embarquaient pour toute une vie aveugle. Se trouver une occupation, de quoi subsister, pour profiter un peu à côté de ce dont on était normalement en droit d'attendre de l'existence.

Le travail à la casse, ça n'est pas ce qui manquait. Gus et son assistant rafistolait, réparaient, redonnaient du lustre à des vieux moteurs de fusée, à des robots à tout faire, à des machines de toutes sortes plus ou moins utiles. Avec ces pièces récupérées ici et là, brinqueballées avec une antique carriole traînée à bout de bras par les compères. Ils s'en tapèrent, des tranches de rires. D'interminables discussions le soir sur la véranda éclairée par la loupiote qui se balançait au gré du vent, berçant sa nonchalance en compagnie de la flopée de papillons attirés par son regard lumineux.

Parfois conseillé par Gus, parfois tout seul, en se frayant un nouveau parcours dans le malicieux labyrinthe de livres s'ouvrant devant lui, Gamin empruntait les chemins de la connaissance. De la bonne vieille Science-Fiction pour rêver aux étoiles, aux ouvrages plus classiques, la route se révélait longue et sinueuse, mais tellement passionnante. Le vieil homme, l'air de rien, le regardait en coin, pour ne pas donner l'impression de le surveiller ou pour lui gâcher son plaisir. Il partageait les mimiques

expressives de contentement ou d'étonnement du petit robot à la découverte d'un passage d'un roman ou d'une poésie particulièrement émouvante. Que dire de leur excitation conjointe à l'écoute d'un concerto pour piano ou même d'une danse échevelée sur un morceau de rock des années soixante-dix !

Les mois, les années passèrent.

La brise, qui s'ennuyait dans son cheminement aérien un peu trop rectiligne, s'amusait à jouer un parcours hélicoïdal dans le fatras offert par les montagnes de pièces détachées, décor de la casse de Gus et Gamin.

Ce dernier était assis sur un transat dont les couleurs, pour l'essentiel parties aux abonnés absents, n'ajoutaient guère de gaieté à la grisaille du jour. Concentré dans sa lecture, il était, comme à son habitude, sourd aux bruits environnants du Spatioport proche.

— Alors, Gamin, encore plongé dans un livre ? C'est quoi, cette fois-ci ? Ah, « Les cerfs-volants » de Romain Gary. Bonne pioche.

Baissant son ouvrage sur les genoux et redressant la tête vers son interlocuteur, le petit robot ne releva pas le commentaire.

— Pourquoi vous ne m'avez jamais donné un vrai nom ? questionna-t-il à brûle-pourpoint.

— Ben, Gamin, c'est sympa et mignon, non ? répondit Gus. Mais, c'est exact, tu es plutôt grand maintenant. D'ailleurs, c'est bientôt ton anniversaire, enfin, celui de ton arrivée ici. Il est temps de fêter ça correctement.

— Ah oui, on peut faire ça avec un robot ? s'étonna le petit Synthétique en se redressant encore plus.

— Mais bien sûr, pour moi, tu es un humain comme un autre et puis j'ai un cadeau à t'offrir, lança le vieil homme en clignant d'un œil complice.

— C'est quoi ? tenta de découvrir Gamin en regardant à droite et à gauche en essayant de trouver un paquet quelconque qui patientera à terre.

— Ah non, c'est pas si simple. J'ai rassemblé depuis de nombreux mois de quoi réaliser ce que j'ai en tête depuis bien longtemps. De plus, je ne dois pas traîner. Tu sais, je ne suis pas éternel, mes composants à moi ne sont pas exempts d'usures et on ne peut pas les changer comme ça. Enfin, pas à un type dans mon genre.

Gamin fixa attentivement son vieil ami. C'est vrai que les rides avaient creusé un peu plus les plaines et collines de son visage. Que le dos s'était arqué, plus sous l'effet du poids des ans que par une augmentation de la gravité terrestre. Il prenait conscience de la brièveté de l'existence. Il avait toujours cru que cette vie n'aurait pas de fin ou, tout du moins, qu'elle était suffisamment lointaine pour se permettre de la

tenir à distance et de la refouler. Comme un souci dont on imagine qu'on pourrait l'ignorer tant qu'on peut l'écartier de son esprit.

Gus baissa les yeux sous l'intensité du regard de son ami, y décelant probablement aussi, au fond de sa pensée, une trace de désarroi.

Il balaya l'air de la main devant son visage, comme pour éloigner un insecte volant indésirable, autant que la gêne invisible qui le troublait.

— Viens là, Gamin, suis-moi, comme au plus beau jour de notre rencontre.

Il l'entraîna dans la baraque où tous deux logeaient. Poussant par impatience quelques composants détachés encombrant le passage, il parvint à l'arrière de la pièce principale. Devant la porte qui menait à son atelier, il marqua un temps d'arrêt et se retourna.

— Tu es prêt, mon garçon ? interrogea-t-il sur un ton d'une douceur où l'on sentait poindre l'émotion.

— Mais bien sûr, je suis prêt, toujours confiance en vous, même si je ressens une certaine gravité dans l'air.

Un léger sourire souleva le coin de la bouche du vieil homme. Sans rien ajouter, il poussa avec vigueur la porte et se cala sur le côté pour que le robot puisse admirer ce qui trônait à l'intérieur.

— Mais, mais... bégaya Gamin, comme au bon vieux temps, c'est... c'est un robot ! Gigantesque ! Il a une sacrée allure, dites-moi. C'est un nouveau compagnon ? Une aide pour avancer plus rapidement dans le travail ? Il a l'air costaud et plus taillé pour la route que moi.

Gus éclata de rire.

— Si tu regardes bien, ça n'est qu'une coquille vide. Je t'accorde que c'en est une fameuse, mais elle attend son occupant pour prendre vie.

— Vous... vous voulez dire...

— Mais oui, Gamin, le temps est venu pour toi de grandir. Je te propose de prendre un corps d'adulte et de loger ta conscience dans cette carcasse bâtie avec amour. J'espère que tu la trouves à ton goût. Sa bouille, son torse, ses longues jambes, et la puissance que ce corps peut développer. Et je ne te dis pas les améliorations apportées à tes modes d'expression. Il ne reste plus qu'à y implanter ta merveilleuse cervelle électronique et le bon tour sera joué. À moins que tu ne préfères continuer à loger dans ta carapace chétive. C'est toi qui choises !

Le robot en avait la tête tourneboulée. D'un côté, il y avait ce qu'il était depuis de nombreux lustres, mais de l'autre, pouvoir se fondre dans un costume de quasi-superhéros, c'était fichtrement tentant. Et puis ça serait toujours lui, quoi. Et au pire, il pourrait reprendre son apparence antérieure s'il le souhaitait, puisque tout ça n'était

qu'un déplacement de pièces détachées. Bon, tout de même, un cerveau positronique, c'était pas non plus un vieux piston ou un moteur de motojet. Quand bien même le sien n'était pas de dernière génération, avec super calculateur intégré pour les voyages interstellaires, il était issu d'une technologie identique et dont les capacités surpassaient celles d'un être humain. Sans compter tous les bouquins emmagasinés qui venaient augmenter ses sources de réflexion ! Ne pas être forcément connecté au reste de l'Univers n'était pas un mal, lorsqu'on souhaitait ne pas attirer l'attention sur soi. Qui sait ce qu'on désirerait obtenir de lui, sans lui demander son avis, comme le faisait Gus... Pas certain que les « dans-la-loi » se comporteraient mieux avec lui que la bande de forbans qui l'avait utilisé jadis.

Il eut ce petit reniflement humain dont il avait gardé l'usage avant de faire entendre, encore une fois, sa voix de crécelle.

— Banco, je joue tapis, pas d'impair, on fait pair et gagne, allons-y pour me transformer. Clark Kent souhaite devenir Superman, c'est décidé.

— Bon, tempéra Gus, peut-être ne seras-tu qu'un géant de fer, mais je crois que c'est pareil !

La suite se vit, pour Gamin, au travers de ses composants électroniques déposés en douceur sur l'établi. Son cerveau positronique, relié aux capteurs optiques, enregistrait la scène d'un Gus affairé à le démonter. À farfouiller et préparer le réceptacle du colosse endormi qui attendait son heure, et surtout lui.

Enfin, le vieil homme s'approcha, pour se saisir délicatement de ce qui constituait sa conscience et ses yeux. Les mains, les doigts s'agrandirent démesurément pour les ramasser. La vue tangua un peu avant qu'elle n'opère un demi-tour aérien et ne se stabilise en direction de l'établi où, quelques instants plus tôt, il reposait inerte.

À un moment, la lumière s'éteignit, mais cette fois-ci c'était de l'intérieur. Puis la vision se fit plus claire. Des fourmillements, des centaines de sensations qui remontèrent en fusant par d'étranges connexions nouvelles. La perception de disposer à nouveau d'un corps. Des jambes, des bras, des mains ?

— Holà, doucement, le calma instantanément la voix de Gus, attention, tu n'es plus aussi malingre et chétif. Si tu me bouscules ou me flanques une beigne, je risque de rester au tapis et, comme il n'y en a pas, ça ne sera pas très confortable.

Des glissements, matérialisant les allées et venues de son ami, puis, d'un coup, la netteté du regard. Il voyait de plus haut qu'avant. *Ciel, le sol se trouve si loin désormais*, pensa-t-il avec malice.

— Voilà, c'est fini, je crois, qu'en dis-tu, Gamin ? interrogea Gus en se frottant machinalement les mains de part et d'autre de sa vieille blouse.

— Ça fait drôlement bizarre, s'entendit-il exprimer d'une voix rauque, ce qui l'arrêta de suite, surpris par l'intonation étrangère.

— Ah oui, ajouta le chiffonnier, il y a des améliorations, certes, mais aussi quelques changements pour coller à ton apparence de grand garçon.

Se redressant prudemment, le robot effectua quelques gestes de faible envergure pour éviter la casse. Plia des genoux, se releva, faillit tomber à la renverse, à peine maintenu par Gus qui avait bien du mal à contenir sa nouvelle et imposante carcasse.

— Bon sang, tu es vraiment impressionnant, peina-t-il, je vais devoir faire gaffe à ce que je vais te dire, maintenant.

Baissant les yeux vers lui, puisque nettement plus haut désormais, Gamin émit un sourire avec son nouveau visage encore plus expressif. Il leva son regard pour s'observer dans la glace, dont la brisure en diagonale dédoublait son reflet, comme pour ne pas restituer trop de sérieux. Un nouveau visage, certes, mais très inspiré de l'ancien. Gus avait fait un sacré travail pour le rendre plus adulte, tout en gardant l'image un peu délicate du masque précédent.

— J'ai beau être plus imposant, je me sens encore petit à l'intérieur, et puis je n'ai jamais été et ne serai jamais du genre à vous bousculer.

Le vieil homme dessina une grimace comique.

— Tu sais, on en est tous là. Le reste du monde nous perçoit comme des objets usagés, alors que nous, on se voit toujours jeune.

— Allez, jeta-t-il, après avoir repris contenance, sortons pour vérifier comment tu te débrouilles pour te servir de ce corps d'échalas et de ces guibolles qui le soutiennent.

Les deux compères se dirigèrent vers le devant de la baraque et la porte qui donnait sur l'extérieur. L'un, pas forcément le plus âgé en apparence, claudiquait plus que l'autre. On voyait bien que le robot, qui se cherchait, peinait à se trouver. Tandis que Gus se donnait le plus grand mal pour ne pas pouffer aux maladresses de son ami, ce qui devait arriver arriva. Au moment de franchir le seuil, Gamin, plus préoccupé par ses pieds, négligea la hauteur du chambranle. Bing ! La résonance de son crâne synthétique se propagea dans l'armature de la cabane qui en trembla de tous ses membres. Quelques instants furent nécessaires pour que, resserrant ses murs et s'agrippant à son toit, le calme ne revînt.

L'éclat de rire gigantesque, pourtant issu d'une poitrine chétive, retentit dans la pièce avant de gagner la cour pour s'évanouir dans l'atmosphère.

Gamin poussa un grognement de vexation, se baissa et, tout en franchissant l'obstacle, fit mine de se frotter l'endroit endolori.

— Nom d'un crotale, jura-t-il, j'ai senti le choc, qu'est-ce qui m'arrive ?

Reprenant son souffle, le vieil homme répondit :

— J'ai doté ta jolie carcasse de capteurs sensitifs. Après tout, tu es autant humain que nous, et de plus, il faut faire attention à ton corps. C'est comme ça que ça

fonctionne chez nous, la viande sur pattes. Un système nerveux nous enseigne par la douleur à ne pas mettre les pieds ou la tête n'importe où. Ou du moins, nous apprend à nous en souvenir. Enfin, si on ne s'est pas cogné trop fort pour oublier. En tout cas, quel bel effet sonore, tu pourrais presque entamer une carrière de soliste en tant que percussionniste dans un orchestre ! s'esclaffa-t-il.

— C'est ça, fiche-toi de ma nouvelle caboche ! grogna le robot. Avec ton rire saccadé qui rebondit dans ta cage d'os, tu pourrais m'accompagner. Au moins pour jouer le métronome !

Gus se plia encore un peu plus pour laisser échapper son hilarité douloureuse. S'agrippant à la paroi de la façade, il essaya de reprendre son souffle.

— Bravo, Gamin ! En plus de la maîtrise multidimensionnelle de ton enveloppe, voilà que tu manies de mieux en mieux la répartie. Je suis persuadé qu'on va faire de toi un sacré numéro qui dépassera de loin celui qu'on t'avait collé à l'usine !

S'ensuivit une série de tentatives burlesques, de courses entachées de chutes impressionnantes. Puis, de moins en moins maladroites, elles délivrèrent un spectacle époustouflant de vitesse et de perfection qui caractérisèrent la prestation d'un grand robot exagérant sa virtuosité.

— C'est bien, Buster Keaton, tu peux t'arrêter, lança Gus, je crois que tu contrôles parfaitement ton centre de gravité. Et puis tu as le temps de peaufiner tout ça. On verra, après les besoins les plus grossiers, à tester la finesse de ce que peuvent réaliser tes mains et les doigts qui les prolongent. Il faudra qu'ils soient capables de soulever des charges lourdes mais aussi, pourquoi pas, broder des mouchoirs en dentelle. On ne sait jamais, des fois qu'une demoiselle de métal passe par ici. Elle sera peut-être plus sensible à la délicatesse d'un grand garçon qu'à la musculature d'un hercule de foire.

Gamin regarda fixement Gus avant de lever les yeux au ciel, d'un air navré. Puis il se mit à sourire à son tour pour ne pas être en reste devant l'hilarité de son ami.

\*\*\*

Gamin traînait derrière lui l'antique carriole, dans laquelle s'entassaient pêle-mêle les rebuts récupérés à droite à gauche au sein des extensions du Spatioport. L'espèce humaine n'avait toujours pas appris à respecter son habitat. Elle continuait à jeter ce qui l'encombrait, là où c'était le plus facile. Pourquoi se fatiguer à s'en débarrasser deux pas plus loin, où on aurait pu recycler ce qui n'était que déchets en apparence ? Non, pas le temps, l'envie ou surtout la conscience. Le malheur de l'environnement faisait le bonheur de la casse de Gus. L'ironie était que parfois, ceux qui se conduisaient en jean-foutre venaient pleurer chez le seul capable de remettre en état ce qui ne se trouvait plus. Dans un cycle quasi infernal, les mêmes pièces pouvaient se reposer un moment là avant de repartir toutes ragillardies et lustrées pour un nouveau voyage.

Le grand robot, à la démarche désormais totalement maîtrisée qu'il pouvait changer selon son bon vouloir, prit rapidement conscience de l'anomalie.

Aucun bruit en provenance de l'atelier qu'il pouvait, à l'aide de ses capteurs, percevoir des centaines de mètres à l'avance. Pas de Gus à l'horizon sous la véranda, assis dans son fauteuil en osier dans lequel, de plus en plus souvent, il venait souffler et faire prendre le soleil à sa carcasse fatiguée.

Gamin lâcha la carriole et se précipita, non sans baisser la tête et les épaules, à l'intérieur de la baraque. Il frappa à la porte située à gauche dans l'excroissance qui abritait la petite chambre du vieil homme.

Il était là, au fond de son lit. Pâle, sa respiration haletante et irrégulière finit d'augmenter le niveau d'inquiétude.

Gamin s'agenouilla près de lui et posa sa main sur le front fiévreux de son ami. Le geste précipité pour l'éloigner trahit le mauvais résultat de l'examen.

— Pas trop bon signe, hein, Gamin ? souffla Gus.

Il se redressa un peu, pour mieux regarder le robot, avant de reprendre d'une voix rauque :

— Allez, mon grand, le moment est venu pour toi de tracer ton chemin. Finie, ta vie avec un vieux machin qui tient à peine debout. Dont les rouages usés peinent à pivoter. Tu peux ajouter l'huile tant que tu veux, ça finit par cesser de tourner, ça désire s'arrêter, se reposer. Je pensais avoir encore du temps, mais... Alors, oui, il est l'heure pour toi de laisser ce trou, quoi qu'il ait pu représenter pour nous.

Gamin baissait la tête sans rien dire. Il ne pouvait, ne voulait croire à cette fin brutale. Pour lui, machine à la vie quasi infinie, c'était incompréhensible, grotesque. Quel sens donner à tout ça ? La théorie, c'était bien, mais se confronter avec la disparition de ceux qu'on aime, c'était autre chose, y compris pour une merveille de cerveau positronique.

— Le seul truc que je regrette, reprit le vieil homme, c'est de ne pas être là pour admirer ton envol. Enfin, pour un grand machin comme toi, ça risque de pas être facile de décoller.

Gus eut un geste sur ses yeux, pour cacher les larmes qui se mêlaient au rire douloureux. Puis il posa sa main droite sur la joue gauche de Gamin pour la caresser.

— Allons, ne sois pas trop triste, c'est la vie, tu sais. Un bout de chemin de ce côté-ci et après, hop, le grand saut dans le cosmos. Si, par chance ou prodige, on ne s'y perd pas, je t'attendrai au premier arrêt, crois-moi... Moi, j'en ai bien profité, seul, puis avec toi. À écouter le chant miraculeux des oiseaux dans notre havre de paix. À admirer ce fragment de nature épargné qui nous entoure. Ce petit morceau qui changeait de masque, à chaque saison, pour mieux nous divertir. Par ces couleurs et

ses parfums. Voilà le vrai bonheur, regarder autour de soi, goûter à cette vie tant qu'elle coule en rivière dans nos étranges tuyauteries...

Le grand robot posa sa main sur celle de son ami, sans la retirer de son visage. Il souhaitait lui aussi conserver ce contact, si humain, de tendresse avec l'autre. Si des larmes avaient pu montrer ses pensées, elles n'auraient pas manqué de recouvrir ses traits. L'émotion était de toute manière palpable. Visible ou non, elle se ressentait de façon si vive qu'elle balayait toutes les interrogations futiles sur les apparences.

— Mais avant qu'on parte chacun de son côté, j'ai quelques derniers cadeaux à te faire, si tu es d'accord, Gamin. Pour commencer, puisque, dans le monde, tu en auras besoin, laisse-moi te donner un nom, fiston. Ça ne sera pas fiston, ça, c'est comme je t'appelle au fond de moi. Comme le fils que je n'ai jamais eu. Tellement fier de toi, et pas seulement de ce que tu es devenu, mais pour ce que tu as toujours été, dès le départ.

Le vieil homme eut un geste en pressant le bras du grand robot. Pour faire taire l'expression de celui qui veut croire qu'on a le temps, que ça va aller mieux. Non, on n'en disposait plus, de ce temps, pour reculer ce qui venait. Pour repousser celle qui attendait en montrant son impatience, en propageant ces signes douloureux qui insistaient dans son corps.

— Tu dois partir vers le Spatioport. Celui qui hante tes rêves depuis tout petit. Tout jeune, devrais-je dire... Quand tu regardais ces fusées en partance pour taquiner les étoiles. Tu dois tenter ta chance et vivre ta vie. Trouver ceux qui seront les tiens, quelle que soit leur origine. Je t'ai retenu ici par égoïsme, sans doute, comme un vieux père qui voudrait que ses enfants soient toujours présents pour lui.

— Mais, le coupa cette fois-ci le grand robot, vous savez bien que c'est ce que je désirais, moi. Rester là, avec vous. C'était ce qui me plaisait, plus que de rêvasser en suivant du regard une traînée bleutée s'évanouissant dans le ciel.

Gus se tortilla dans le lit, un peu pour tenter de trouver un peu de soulagement, si ce n'était du confort. Il se saisit de la main du Synthétique pour la garder dans la sienne.

— Je sais ce qui nous relie, mais désormais, si je ne suis plus là, tu n'as plus de raison de rester dans ce trou. Pas d'avenir, à part la solitude, et la piètre satisfaction de bricoler. Mais pour affronter ce grand monde, il te faut déjà autre chose qu'un surnom, fût-il affectueux. Alors tu vas me dire si ça te plaît, j'en ai imaginé un, avec une petite pointe d'humour pour faire référence à tes origines mécaniques.

Une quinte de toux l'interrompit. Avec difficulté, il reprit sa respiration et, après une grimace qu'il tenta de masquer sans succès, il continua.

— Quoi de mieux pour protéger ce grand cœur qui bat en toi ? On s'en fiche qu'il ne soit pas organique. Ou encore, qu'il ne soit qu'une abstraction. Alors je te propose Carter. Tout simplement Carter. Ça en jette, non ? Avec ça, en plus de ton imposante

stature, on va te laisser passer sans te chercher des noises. Qu'est-ce que t'en penses ?

Le grand robot émit son reniflement traditionnel.

— C'est sûr que ça sonnera plus sérieux que Gamin. J'y étais habitué, mais autant ça collait parfaitement entre nous, autant je ne me vois pas être interpellé par ce sobriquet. Carter ? Carter, oui, pourquoi pas, ça devrait calmer les trouble-fête.

Il regarda son ami et constata que celui-ci donnait des signes de fatigue. Son esprit paraissait vaciller entre ce monde-ci et celui, intérieur, où parfois on se réfugie à l'abri de sa douleur. La fièvre habitait son visage en entier et semblait le dévorer.

— Vous devez vous reposer, je vais chercher des médicaments pour faire tomber cette vilaine fièvre.

— Merci Car... Carter, tu es un bon fiston, mais ça n'est pas tout, je dois te dire encore autre chose, il y a... Et combien...

Il eut un rire qui tentait de repousser la toux secouant son pauvre corps meurtri. Pressant la main de son ami, il ferma les yeux et sombra rapidement dans un sommeil sans rêves.

— Je sais, je sais, moi aussi, souffla à voix basse le grand robot.

Il passa toute la nuit auprès de lui. Les médicaments avaient assommé Gus qui ne reprit quasiment plus la parole.

Au petit matin, quand le soleil, un peu honteux de surgir comme ça à l'improviste, montra tout d'abord un visage pâlot, tout était fini.

Carter demeura encore de longues minutes assis à tenir la main de son ami. Espérant toujours y détecter un retour à la vie, pour prolonger ce besoin de manifester amour et partage. Puis vint le moment où, malgré la peine, on dut se rendre à l'évidence, cette cruelle ennemie. Il aurait bien voulu pleurer, mais ses yeux n'étaient pas conçus pour. Il resta prostré, plongé dans ses souvenirs. C'était sa manière à lui d'exprimer son chagrin. Puis, il laissa son ami allongé sur le lit et sorti, muni des outils qui lui permirent de réaliser son ouvrage. Derrière la baraque, il creusa le trou, autour duquel il fit le vide en retirant la folie des herbes et la fantaisie d'autres plantes y ayant, jusque-là, établi demeure. Ensuite, il vint reprendre Gus dans ses bras avant de l'amener et de le déposer avec délicatesse et douceur au fond. Il resta à nouveau immobile, sans mot dire, durant quelques instants. Il se contenta de l'hommage mémoriel, qui le vit défiler dans son esprit tous ces moments de bonheur et de rires partagés avec le vieil homme.

Il reboucha la tombe à coup de longues pelletées méthodiques, rythmées par un antique air de blues qu'il se jouait dans la tête. Qu'il jouait également en hommage à son ami.

Plus tard, il fit à plusieurs reprises le trajet sur les chemins de la décharge, comme s'il souhaitait enregistrer chaque endroit, chaque détail, une fois encore. Il referma soigneusement la baraque et adressa un ultime adieu à ses souvenirs accrochés aux parois de l'édifice. Son maigre baluchon sur l'épaule contenant si peu de choses, il s'arrêta, après un dernier tour de la maison, sur la tombe fraîchement ornée de quelques tulipes déplacées du jardin attenant. Puis il déposa, en haut du rectangle de terre retournée, le vieux casque de réalité virtuelle antédiluvien dont Gus se coiffait, quand il souhaitait plonger dans ces jeux démodés du XXI<sup>e</sup> siècle.

Se redressant, il se tourna vers le Spatioport qui scintillait de mille feux dans l'aurore naissante. Comme un appel vers l'ailleurs, l'autrement, le mystérieux, si ce n'était prometteur. Il poussa un de ces souffles si humains qu'il aimait à reproduire. Dans ses circuits neuronaux, se pouvait-il qu'ils aient les mêmes influences sur sa psyché ? À force de vivre au milieu de ces satanés Humains, allez savoir à quel point ils vous avaient contaminé et jusqu'où. Tout ça restait désormais à découvrir. Là-bas, là-haut, comme ces fusées qui crachaient leurs sillons bleutés dans leur désir ardent de rejoindre l'infini pour étreindre quelques compagnons ou compagnes lointaines.

*On verra bien*, songea Carter, en les quittant des yeux pour redescendre sur terre.

Il haussa les épaules et se mit en route à grandes enjambées pour gagner le sentier des étoiles.

\*\*\*

Dans le Spatioport, Carter s'était immobilisé, non loin des couloirs d'embarquement. Il fut repéré par un jeune homme à l'allure altièrè dont il observait le manège. Longue chevelure tenue en arrière par un catogan, moustache et barbichette effrontées qu'il caressait en regardant, tour à tour, la police des frontières et le Synthétique.

— Pourquoi tu me fixes comme ça, face de casserole ? lança-t-il au grand robot.

— Dites-moi, vous sortez d'un roman de Dumas ou bien d'une pièce de Rostand ? lui renvoya-t-il en boomerang. Je pencherais plutôt pour le premier, au vu de l'allure que vous vous donnez. Un rien exagérée pour épater et faire fondre la galerie des glaces, j'imagine.

L'autre émit un rire tonitruant qui fit se retourner la horde de touristes en partance. Il prit rapidement le bras du robot pour l'isoler du centre d'intérêt suscité, risquant fort d'attirer l'attention de la police des frontières qui contrôlait les embarquements un peu plus loin.

— Tu ne manques pas d'esprit, mon garçon, lança le jeune homme.

— Carter, je me nomme Carter, j'ai laissé tomber "mon garçon" ou "Gamin" depuis belle lurette. Et vous, c'est quoi, au final, votre nom de scène ?

— On m'appelle McCrane ou encore, plus exactement, commandant McCrane, mais ça, c'est entre nous.

— Vous ne me semblez pas non plus tout à fait à l'aise avec les forces de l'ordre, remarqua le grand robot en faisant un geste de la tête en direction des flics de l'astroport.

— Effectivement, nous, en provenance de la Ceinture, ne sommes pas en odeur de sainteté auprès des autorités terriennes.

— La Ceinture ? C'est quoi la Ceinture ? Vous travaillez dans le prêt à porter ? jeta le Synthétique d'un ton moqueur à peine voilé.

McCrane roula des yeux en fixant son interlocuteur.

— Mais d'où tu sors, Carter ? Tu ne sais pas ce qu'est la Ceinture ? Tu as passé les derniers siècles au fond d'un terrier donnant sur le pays des Merveilles ?

— Je viens d'un endroit qui n'a que faire de la vanité, d'une quelconque fierté déplacée qui ferait de nous des gens supérieurs par notre origine, souffla gravement le grand robot.

— Hé là ! Ne te fâche pas, je questionnais seulement tes connaissances, pas tes origines qui ne me regardent pas, si ce n'est que chez nous, on respecte le désir de vivre en paix.

— Mouais, moi, Ceinture ou Bretelles, ce qui m'intéresse, c'est les livres. Ils ont beau avoir été écrits par des hommes, ils recèlent bien souvent plus de sagesse que la viande sur pattes qui les brandit.

McCrane se frisa les moustaches, comme à l'habitude, en signe de réflexion intense quand il observait et jugeait les gens.

— Ah ah, tu me plais bien, mon garçon... Pardon... Carter ! Avec un nom pareil, tu pourrais arpenter les sables de Mars, être un tueur à gages ou une vague protection décorative d'un engin poussif.

— Va pour la décoration de l'engin poussif, grogna le robot, c'est pas plus mal que la dégainé d'un amas de cellules qui pérore au sein de l'Univers !

Le Ceinturien hilare tendit une main franche vers son interlocuteur.

— Tope là, Carter, nous sommes en phase. Ça te dirait de découvrir la Ceinture, ces amas de cailloux qui valsent entre Mars et Jupiter ? Viens avec moi, tu pourras peaufiner ton sens de la répartie, bien qu'il soit déjà affûté.

— Vu ce qui m'attend sur Terre, moi qui ne suis pas enregistré auprès d'autorités entendues compétentes, il vaudrait mieux que je me fonde dans la pénombre de l'espace. Va pour la Ceinture ! Mais on fait comment pour franchir les contrôles ?

L'autre fronça exagérément les sourcils pour se donner l'air important du personnage plongé dans la nécessaire introspection soulevée par l'interrogation.

— Deux solutions. Soit on sort suffisamment de plastocrédits pour acheter les cerbères, soit on se faufile par des chemins de traverse. Comme je n'ai pas la certitude absolue que ceux qui se trouvent là sont corruptibles et que je ne possède guère les faveurs de la Terre, je te propose de passer par les couloirs et escaliers d'entretien. Il y a des portes sur le côté, pour celui qui sait les franchir.

— Un problème de serrure ? questionna innocemment Carter. Je pense que j'ai ce qu'il vous faut. Dans mes jolis doigts tout en finesse, je détiens de multiples ressources mécaniques ou électroniques pour chatouiller les verrous les plus austères. Pour peu qu'ils causent, je peux aussi tenter de les convaincre. En bout de course, je crois qu'une pression de quelques tonnes savamment dispensée devrait persuader les plus têtus.

Le visage de McCrane s'éclaira.

— Voilà qui est parlé, passe devant, Carter, trace le chemin, je sens que les taillis vont s'écarter d'eux-mêmes en voyant ta détermination et ton imposante carcasse. Ma fusée est garée sur l'asphalte à une centaine de mètres. Sans doute surveillée par quelques garde-chiourmes qui roupillent. On saura les convaincre de continuer gentiment leur sieste s'ils se formalisent de notre présence.

Quelques minutes plus tard, une flèche crachant un bleu insolent et moqueur de son réacteur traversait le ciel avant de trouer irrespectueusement les nuages qui montaient la garde dans l'atmosphère. Des nombreuses sirènes retentirent dans le Spatioport, réveillant de multiples fourmis qui s'éparpillèrent en se bousculant sans comprendre bien pour qui, pour quoi et où elles devaient intervenir.

Trop tard ! La fusée Ceinturienne s'échappait triomphalement dans l'espace avant d'accélérer plus encore pour rejoindre les mondes extérieurs.

Carter, en compagnie de McCrane et de sa bande de pirates, entamait sans le savoir une carrière de rebelle de la Ceinture qui le mènerait bien au-delà de son imagination pourtant déjà bien débridée.

\*\*\*

Carter tenait la main d'Euphyria. Pris par l'émotion, il refit un geste que, loin dans le passé, un certain Gus avait effectué. Il glissa un doigt sous ses yeux pour essuyer les larmes fictives qui coulaient dans son imagination.

— Tu penses à lui, chuchota-t-elle pour ne pas perturber la solennité de l'instant, tu le vois devant cette vieille baraque qui tombe en ruines et ces tas de bricoles ne demandant qu'à s'effondrer. Ils attendaient tous ton retour pour un dernier salut, tenus par les souvenirs de ta présence, pour te fêter comme il se doit.

Carter pressa en douceur la main de sa compagne. Il l'emmena derrière la maison. Là où se trouvait, épargné par la nature, le rectangle de terre recouvert d'un joli carré de fleurs. Des tulipes jaunes magnifiques.

Comment était-ce possible ?

Le casque de réalité virtuelle était, lui aussi, toujours posé délicatement à l'endroit même où Carter l'avait laissé. Pas un brin d'herbe folle ne venait disputer le pourtour savamment entretenu pour dessiner un encadrement respectueux. Un petit brin de vent, discret, joua sa petite musique aérienne pour parachever le sentiment de paix et de quiétude qui régnait sur le lieu.

Soudain, un bruit métallique se fit entendre. Des pièces qui se détachaient et dégringolaient d'un monticule proche. Un juron étouffé, puis le silence.

Les deux visiteurs qui avaient sursauté se retournèrent en direction de l'outrecuidance sonore.

Là, en haut, se tenait une forme chétive qui les observait, l'air craintif.

— Nom de... s'exclama Carter, c'est... c'est moi.

Interrogative, sa compagne le fixa en fronçant les sourcils.

— Non, enfin si, c'est moi, enfin, moi, quand j'étais petit, tenta d'expliquer le grand Synthétique. Je veux dire, c'est mon enveloppe d'origine !

Euphyria dirigea à nouveau son regard vers le haut du tas métallique.

— Hé, Carter Junior, jeta-t-elle en direction de la silhouette figée, viens donc nous voir, je crois que tu as de la famille !

Le petit robot se mit à bouger et, rassuré en apparence par celle de la jeune femme, entama sa descente.

Patatras, comme en écho à un passé lointain, le trajet se transforma en glissade de plus en plus rapide avant de finir en dégringolade quelque peu vexante. L'arrivée sur le postérieur, malgré des bras levés en signe de victoire, ne récompensa pas l'exploit réalisé.

Carter, plié en deux de rire, tendit une main secourable.

— Bien joué, Gamin, tu n'as pas manqué la chute de ton spectacle, mais je devrais peut-être te réclamer des droits d'auteur.

Un rien vexé, l'autre repoussa rapidement la main tendue avant de répondre sèchement d'une voix de crécelle.

— Gamin, gamin, faudrait voir à pas me prendre pour un gosse, je suis le gardien du domaine, un peu de respect, Papy !

— Le gardien du domaine ? Mais d'où tu sors, toi, pour t'affubler d'un titre quelconque ? De plus, je te signale que tu as revêtu mes oripeaux d'origine. Alors, le respect, tu le dois à ton aîné. Dis-nous plutôt comment tu en es arrivé là et je déciderai

si je souhaite te prêter mon ancienne armure, ou si je te dépiaute pour poser ta cervelle sur une antique cheminée en décoration de mauvais goût.

— Ça va, c'est bon, pas la peine de monter sur des grands chevaux, d'ailleurs, il n'en reste trop plus de nos jours. Je veux bien raconter, mais laissez-moi le temps de reprendre mes esprits et ma dignité. Ils ne doivent pas être bien loin, quelque part au sol.

Carter tendit à nouveau la main pour venir en aide à l'infortuné afin qu'il se relève. Comiquement, celui-ci fit mine d'épousseter son costume imaginaire.

Hilare, le petit robot regardait les expressions dépitées de ses interlocuteurs.

— Alors, comme ça, je porterais votre déguisement d'avant. Je comprends pourquoi vous l'avez laissé tomber. Pas très pratique pour se faire une place au soleil et impressionner une beauté intersidérale, je m'en rends bien compte, déclama-t-il en lançant un clin d'œil vers Euphyria.

— Le plumage ne suffit pas, le ramage y contribue pour beaucoup, rétorqua la Synthétique. J'ai le sentiment que tu vas devoir progresser un peu de ce côté-là.

— Oui, oui, je sais, je me débrouille comme je peux. Tout seul avec ces bouquins, sans personne pour vous éclairer, il y a de quoi rester dans la pénombre et se cogner dans les meubles.

— Ou se casser la figure du haut d'un amas de ferrailles, on a vu, railla Carter, mais on attend toujours des explications.

Le petit robot leva les yeux au ciel et, remarquant l'air froncé de son interlocuteur, croisa les bras devant lui en signe de défense.

— Bon, c'est Gus, le vieil homme qui m'avait remis en état. En fait, il a glissé ma cervelle un peu grillée dans ce corps rangé de côté. Après avoir nettoyé au sens propre comme au figuré ma mémoire endommagée, je crois qu'il essayait de fabriquer une espèce de compagnon, pour lui venir en aide ou je ne sais quoi. J'étais posé dans un coin au fond de l'atelier, comme s'il voulait préparer une surprise, ne pas me montrer tant qu'il n'aurait pas terminé. Hélas, alors qu'il avait quasiment achevé son ouvrage, qu'il ne restait plus qu'à laisser la pile finir de se charger, afin que je prenne totalement conscience et puisse me manifester, le mal l'a terrassé. Il n'est plus venu. Je l'ai entendu tousser et aussi parler avec quelqu'un. Puis, plus rien, à part du remue-ménage précédant le grand silence. C'est quand tous les voyants se sont mis au vert que j'ai récupéré soudainement le contrôle de mon corps.

Regardant à droite et à gauche comme s'il s'attendait à voir surgir un fantôme, le petit robot scrutait le visage de Carter qui écarquillait les yeux.

— Asimov seul pourrait expliquer ce qu'il désirait en me ressuscitant, ajouta-t-il, comme pour faire retomber la tension qu'il percevait chez son interlocuteur. Puis, quand j'ai pu me débarrasser des câbles reliés au générateur, avec ma pile enfin

pleine, je suis sorti et j'ai découvert la tombe. J'ai compris que quelqu'un avait enterré le vieil homme avant de partir. Je ne savais pas qui. Depuis, je suis resté ici, pour entretenir la baraque, le jardin, la dernière demeure, n'imaginant pas quoi faire d'autre.

Euphyria prit le bras de Carter, interdit devant le récit du petit robot.

— Je crois, je crois... que Gus voulait te donner un ultime cadeau avant de mourir. Pas uniquement un nom, un frère, un nouvel ami, pour que vous soyez une plus grande famille. Sans doute pour que tu ne sois pas seul, quand il finirait par s'en aller. Il n'a pas eu l'occasion ni le temps de te le dire.

Carter hocha la tête en signe d'assentiment, puis il questionna le petit Synthétique.

— Tu n'as aucune trace d'avant ton réveil ?

— Non, à part des trucs bizarres, des vestiges rémanents au fond de mon crâne. Celles d'un guetteur qui aurait comme mission de surveiller, pendant que d'autres...

— Bon sang, Gus a utilisé les bases d'une sauvegarde de ma mémoire pour construire celui-là ! Non seulement il m'a piqué mon vieux corps, mais il a commencé la besogne avec des apprentissages et mes souvenirs pour établir les fondations. Tu m'étonnes, que le gamin ait souhaité bouquiner par la suite !

— Te voilà affublé d'une sorte de frère, désormais, rit Euphyria.

Carter leva les yeux au ciel.

— Affligé, tu veux dire ! Je ne peux croire que je ressemblais à cet avorton quand j'étais tout jeune.

— Moi, avorton ? chouina le petit robot. Toi, tu me fais l'effet d'un escogriffe pas franchement fini. Et puis, si je proviens en partie de toi, tu devrais montrer un peu plus de compassion, voire de soutien. À défaut d'être un frère, je pourrais être une sorte de fils.

— Te voilà devenu père maintenant, pouffa de rire Euphyria.

— Ce qui ferait de toi sa drôle de mère ! répliqua promptement son compagnon.

Il se tourna à nouveau vers le petit Synthétique, qui les regardait tour à tour comme pour s'imprégner de l'image de sa nouvelle famille.

— On se calme, Gamin. Tu n'as pas encore gagné tes galons de membre de l'escouade. D'ailleurs, on doit te trouver un nom. Gamin, ça a déjà été pris, puis laissé de côté par un drôle de gugusse. Je l'admets.

Son visage s'éclaira avant qu'il ne se tape sur le front.

— Oui, voilà, bon sang, mais c'est bien sûr, il faut faire le lien avec notre passé commun, c'est la moindre des choses. Viens par ici, Gus. Désormais, tu t'appelleras Gus et, crois-moi, c'est un honneur.

L'autre remonta sa poitrine, comme s'il la gonflait de fierté.

— Tope là, mon pote, lança-t-il de sa voix fluette.

Carter souffla une fois de plus avant de regarder Euphyria, pliée en deux.

— Hélas, il semble avoir plus lu Frédéric Dard que Dostoïevski. On corrigera ça plus tard avec quelques améliorations, côté intonation également. Je ne crois pas que je pourrais supporter ça longtemps. Ou alors, on le case chez McCrane.

Euphyria esquissa un geste gracieux comme pour envelopper le paysage d'un dessin tracé par sa main. Les peupliers qui bordaient le domaine acquiescèrent à la caresse en se balançant à la brise. Le doux parfum de la glycine s'associa un instant au chèvrefeuille pour tenter de séduire les capteurs des trois Synthétiques. On aurait cru entendre une voix dans le murmure de l'air propulsé à travers les interstices de la baraque. Une voix qui ne prononçait pas des mots intelligibles, mais qui bruissait juste l'expression d'un bonheur de les voir réunis. Le fantôme d'un vieillard dont l'enveloppe éthérée, se faufilant dans son ancien domaine, aurait voulu témoigner sa tendresse aux visiteurs. En tout cas, Carter, le plus humain des robots du Système solaire, le désirait ardemment et rien ni personne n'aurait pu le convaincre qu'il en était autrement.

Le ciel, comme pour ajouter à l'ambiance toute en douceur, se colora de mauve et de longues traînées rosâtres caressèrent l'horizon pour annoncer le soir. L'heure était venue pour que le soleil rejoigne sa couche, il avait rempli sa mission et, lui aussi, était satisfait de finir une journée sur une note exprimant l'harmonie.

— Qui va pouvoir s'occuper désormais de tout ça, et de lui ? questionna Euphyria en pointant la tombe de Gus.

Le grand Synthétique se tourna vers sa compagne, le visage souriant.

— On achète le domaine pour le sécuriser, et on viendra de temps en temps rendre visite à notre vieux géniteur, puisque c'est un peu lui notre père, au moins spirituel.

Carter baissa le regard sur le petit robot.

— Alors, Gus junior, ça te dirait de nous suivre ? Rejoindre une famille de cinglés sur Mars et participer à l'aventure ? Tu sais, là-bas, cette drôle de planète et ses habitants ont décidé de mettre leur conscience en commun pour faire progresser en harmonie toutes les espèces qui la composent. Et par là, on entend autant les animaux organiques à plusieurs pattes que les Synthétiques, ou même ce qui en apparence serait inanimé.

Un large sourire illumina le visage de Gus junior.

— Oui, P'pa, je te suivrai, Mman aussi, au bout de l'Univers, et tu m'apprendras, hein ? Les grands auteurs, les meilleures citations, pour que je brille à la manière de

ton enveloppe dernier cri. J'ai lu pas mal, bon, quelques écrivains mineurs, comme Steinbeck, « Tendre jeudi » par exemple...

— Tais-toi, s'indigna Carter. Steinbeck, mineur ! Pourquoi Marcel Proust ou Hermann Hesse, pendant que tu y es ! C'est chez Madame Verdurin que tu mériterais de faire salon. Je regrette déjà ce que j'ai dit. Ne tente pas trop ta chance, il reste des hauts-fourneaux du côté du Spatioport, et la viande sur pattes n'est pas la seule qui peut griller sur un barbecue géant !

— Ne te moque pas de lui, le morigéna Euphyria, tu vois bien qu'il ressemble à ce que tu étais lorsque tu es arrivé ici. Une page blanche, ou presque, qu'il a fallu remplir au fil du temps.

Au loin, le Spatioport brillait de tous ses feux pour mieux envoûter le voyageur en mal d'aventure. Le ballet des vaisseaux solariens, qui bariolaient le ciel de leurs traînées ardentes, ajoutait à la féerie de l'instant. Chaque nef partait à la rencontre du tunnel virtuel lui ayant été attribué par le contrôle. Tous formaient alors une sorte de corolle s'écartant les uns des autres. Multicolores flamboyances de pétales qui grimpaient puis s'éparpillaient à l'horizontale avant de fuser de nouveau, à une ahurissante vitesse verticale, pour se propulser dans l'espace avide de leurs désirs de fuite vers l'inconnu. De la fleur ainsi composée dans ces départs simultanés, les fusées étamines, essaimant dans l'azur, paraissaient symboliser les semailles humaines, vouées à répandre l'espèce dans l'Univers.

Dans le lointain, vers l'est, on pouvait distinguer le ballet plus discret des engins discoïdaux de la Fédération. En silence, ils s'échappaient ou se rendaient temporairement captifs de l'Astroport de Zeebrugge-Blankenberge-Bruges. Ils jouaient de leurs mouvements facétieux en offrant leurs visages circulaires au soleil. Les reflets argentés semblaient autant de messages mystérieux destinés à charmer l'observateur séduit par le spectacle. Puis, soudainement, comme lassés par une vaine tentative infructueuse, ils bondissaient dans d'extravagantes figures géométriques. Résultaient-elles de savants calculs ou bien n'étaient-ce que numéros pour amuser les spectateurs ?

Émerveillé, les yeux brillants d'émotion, Gus junior admirait le feu d'artifice grandiose des uns et la danse envoûtante des autres. Il n'en pouvait plus d'imaginer que lui aussi, bientôt, se trouverait à bord d'un de ces fougueux vaisseaux traversant l'atmosphère pour plonger dans le vide sidéral. Légèrement en retrait, pour ne pas briser la magie, Euphyria et Carter échangeaient un regard amusé, mais également le cœur emplis de la joie de partager avec lui ces instants intenses. Tous trois, la tête déjà dans les étoiles, étaient pétris de ce même désir ardent de découvertes et de passion animant l'espèce hybride qui peuplait le Système solaire, ainsi que les visiteurs des mondes lointains...